

XYZ. La revue de la nouvelle

Ça aussi

Véronique Bossé



Number 108, Winter 2011

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/65514ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (print)

1923-0907 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Bossé, V. (2011). Ça aussi. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (108), 47–53.

Ça aussi

Véronique Bossé

IL FAUT RAMASSER les bouteilles de bière et les mégots de cigarettes, maman me l'a dit mille fois, elle n'en peut plus de mon désordre créateur, de mes amis, de mes joints, mais aujourd'hui, elle n'a pas à me le dire, je veux que ça sente bon, je veux que tout soit propre : Alice sera là dans une heure. Maman sera à son cours de yoga, elle ira faire des courses, je serai seul avec Alice, c'est absolument nécessaire. Il ne faut pas oublier de préparer du thé. Alice aime le thé chaud, elle a souvent froid aux mains, il faut la réchauffer, la réchauffer en ne touchant que son cœur.

Alice sera là dans une heure, je le sais, puisqu'elle est toujours à l'heure, Alice, jamais en retard, toujours fraîche et étrangement belle, avec sa petite serviette de cuir usée, pleine de notes et de mots, ses longues nattes, ses allures de gamine. Le temps n'a pas sur elle la moindre prise. Elle flotte.

Il reste des bouteilles de bière sur la table, des mégots échappés sur le tapis, tout est collant, il faut faire vite. À quatre heures moins quart, comme chaque lundi, je me posterai à la fenêtre pour être certain de ne rien manquer de l'arrivée d'Alice. Quand elle s'approchera de la maison, je voudrai voir chacun de ses gestes, l'étudier, la cerner, la saisir. J'aime la regarder marcher dans le flou de ses mouvements, elle est toujours en mouvement, Alice, gracieuse, gracieuse, infiniment agile dans sa maladresse, fascinante. Je l'observe toujours de loin puisque, lorsqu'elle est devant moi, je deviens légume, je bredouille des incongruités, je m'empêtre, mes yeux n'arrivent pas à soutenir les siens, j'ai peur de ce qu'elle perçoit de moi, grand dadaï de vingt-deux ans pris dans les jupes de sa maman. J'ai peur qu'elle plonge dans mes yeux, qu'elle me perce avant que je ne me révèle à elle. Il faut une fenêtre entre elle et moi, un écran, un filtre.

Je serai seul avec Alice, c'est une nécessité absolue, autrement la magie n'opère pas. Je ne veux pas la partager, je la veux entière, avec moi. Et surtout, je ne pourrais supporter 47

que ma mère assiste à ma transformation, même si c'est elle qui m'a conseillé de rappeler Alice quand je suis revenu à la maison. Et moi, je lui ai dit : « Bon, tu me prends pour un de tes cégépiens maintenant ? Tu veux m'orienter, c'est ça ? Tu ne m'as pas déjà dit que tu avais conseillé à un dyslexique de faire un doctorat ? » Elle a acquiescé, fait mine de m'expliquer jusqu'à ce que je l'interrompe :

— Aussi bien dire à un paraplégique de faire son cours de pompier !

— Tu sais bien, Lucas, que c'est autre chose, Alice t'a appris bien plus que des notes. Et ce n'est pas comme si...

Elle sait se taire quand il le faut, maman, avant d'évoquer l'irréparable. Depuis que je suis revenu, elle me sermonne pour mieux m'accueillir, c'est sa façon de prendre soin de moi, et elle a raison. Je le sais.

Alice fait partie de ma restauration. Je découvre les multiples sens du mot *intégrité*. Après tout, c'est là que je me suis perdu, aux confins des sens, de tous les sens du mot *sens*... Je vis dans un buffet chinois. Je sais que ce sera probablement mauvais, douteux, gluant. Je le sais, ça aussi, mais je l'oublie, juste le temps de me compromettre. Une partie de fesses ou une partie de cartes, je le jure, je ne faisais pas la distinction jusqu'à tout récemment. Ma morale pleine de trous et moi, ma liberté de débauché et moi, nous faisons mal aux autres. Ça touche l'intégrité, m'a-t-on dit. Je suis puni par là où j'ai péché, diraient les judéo-chrétiens repentants.

Je croyais qu'il se révélerait à moi, le point culminant, le seuil au-delà duquel la vie fait trop mal, le moment où la somme de tout ce que l'on a perdu recouvre entièrement ce qui pourrait un jour exister. La réalité est bien plus lancinante. Chaque jour, je contemple les ruines dont je suis l'artisan sans connaître la limite de l'acceptable. L'inertie déchire bien plus que le courage. Je n'ai pas encore choisi de m'inscrire du côté de la vie. Pour le moment, c'est Alice qui me tient. Près d'elle, je devrais vivre encore un peu.

Alice me façonne, je me laisse modeler par ses mains, je
48 me révèle à moi-même. Maman serait émue de me voir ainsi

aux côtés d'Alice, ouvert, souriant, touchant de délicatesse et d'innocence. Je refuse que ma mère perce ma sensibilité. J'ai bien assez de mes regrets. Secrètement, elle rêve que je cesse de végéter, que je devienne une personne normale, pas seulement un lama qui macule le miroir de la salle de bains, un rustre qui bougonne en déjeunant, qui ne lui confie rien et qui anéantit tout espoir de décor zen en oubliant de refermer les portes des armoires. Quand j'étais petit, elle s'extasiait devant chacun de mes gestes : « Ah ! le beau caca ! », « Ah ! le beau dessin ! » Ces jours-ci, elle se demande si elle n'a pas tout raté avec moi. Elle oublie que je suis sorti de son ventre, que je suis capable de saboter ma vie tout seul. Elle l'oublie même si elle me sort encore souvent du pétrin, oui, elle a raison, je suis un irresponsable, je manque d'égards et de jugement, je fais fi des règles dont je ne vois pas la pertinence ; je sais, je sais, les principes de l'amitié ne devraient en aucun cas être remis en question. Elle a raison. Je n'avais pas la maturité nécessaire pour partir en appartement. Elle a raison. On ne met pas ses sales pattes sur la copine de son meilleur ami, même si c'est elle qui insiste, même si le vin est bon, même si la vie est courte. Je le comprends, ça aussi. Je mérite ma disgrâce. Mais je ne veux plus en parler à maman. Je suis trop occupé à faire l'inventaire de ce qu'il me reste de vie. Je me réserve pour Alice.

Vite, vite, il faut ouvrir les fenêtres, nettoyer la table, remettre en ordre mes partitions. Alice ne se formaliserait sans doute pas de mon désordre, elle est au-dessus de ces considérations triviales, des manières et des conventions. Elle voit la beauté dans le quotidien, les petites lueurs à peine perceptibles, les spasmes de joie. Elle n'a rien à faire des restes de mes soirées festives, mais machinalement, je récolte la cendre, je ne peux faire autrement que de purifier l'air pour les poumons d'Alice, de faire table rase pour la recevoir, vierge, à jeun. Nous nous installerons au piano. Elle s'assoira sur une petite chaise, à côté de moi. Elle tiendra sa tasse de ses deux mains anguleuses, m'écouterà, chantera placidement, me reprendra, replacera délicatement ma main du bout de ses

longs doigts, puis elle dira : « Je fais la gauche, tu fais la droite », s'approchera sur le banc, plus près encore de mon souffle, de mon cœur qui s'exalte. Je compterai à haute voix comme elle me demandera de le faire, je m'exécuterai même si je déteste ça, puis j'aurai du mal à ne pas me laisser distraire par son avant-bras frôlant le mien dans la musique qui tanguer, quand nos corps tangueront aussi, alanguis, parce qu'elle emporte tout, la musique, même la contenance qui se dérobe au gré de ma gaucherie. Avec Alice, j'oublie que j'ai l'agilité d'un frigo, que je ne sais pas bouger ; mon corps balance vers l'arrière, puis vers l'avant, à droite, à gauche, mon poignet roule, pivote... C'est Alice qui m'a montré tout ça, aussi, qui m'a un jour dit, malicieuse, que je devais jouer avec mon corps, me prendre pour un papillon, pour Liberace ou pour une rock star, du moment que ça bouge, du moment que je laisse la phrase m'emporter. Et elle m'emporte. J'oublie presque que je n'ai pas tout ce qu'il faut.

Je n'ai rien eu à lui dire, à Alice, je lui ai téléphoné, elle a accepté de me revoir, de m'accueillir. Tout est comme avant, comme quand j'étais petit. Elle m'habite et m'apaise. Les traces de l'irréparable, elle les estompe de ses mains lisses et douces, de ses notes et de sa voix. Je sais qu'elle n'est pas intacte, elle non plus, il lui manque des plumes, peut-être aussi des ailes, je ne sais pas trop, je n'ai pas à savoir, ça lui appartient, néanmoins je devine les trous sous les rayures de sa robe. Ma main s'agrippe à elle comme elle le peut. Et mon cœur hachuré s'amarre au sien.

Alice sera là dans quelques minutes, le salon sera frais et propre, il y aura du thé, de l'air pour la musique et de l'espace pour rêver. Son avant-bras effleurera le mien comme je le souhaite et le redoute, je le sentirai, comme je sentirai chaque poil qui se hérissé au contact du fin duvet qui recouvre sa peau. Tout en moi frétillera, je sais ça, aussi, mais je n'oublierai pas la musique, seule voie à suivre, seul mouvement à dessiner. Je veux me délecter encore et toujours de cette tension qui nous assaille, du suave malaise que recèle la musique.

50 C'est son âme que je dévoile, que j'effeuille, que je transperce

de mes yeux. Je l'avale, elle m'englobe, je la prends, je la garde.

Avant de terminer la leçon, elle me jouera peut-être une pièce. Pour l'apprécier, je m'éloignerai du piano. Je verrai virevolter les notes sous les doigts d'Alice puis dans l'espace, et je la verrai, elle, sans qu'elle me voie, sans que ses yeux m'empêchent de la détailler. Dos à moi, elle frémira de tout son corps, je contemplerai ses cheveux lustrés, ses bras minces et ses épaules pointues. Tout enivrée par sa mélodie, absorbée, envoûtante, Alice jouera, jouera encore.

Émerveillé, j'irai m'asseoir près d'elle pour voir s'articuler ses doigts, pour m'imprégner de la danse des veines saillantes de ses mains. Sans lever les yeux, je lui demanderai pourquoi elle persiste à venir me voir même si c'est peine perdue, même si les notes m'échappent et me fuient, même si je suis inculte et maladroit. Elle me dira que je dois travailler avec ce que j'ai, qu'elle y arrive, elle, malgré ses mains froides et ses genoux qui claquent, ses fausses notes et ses peurs, que j'ai en moi toute une musique qui n'attend que mon signal pour éclore. Un jour, sans me regarder, elle m'a dit : « Tu sais, Lucas, j'habite seule dans les décombres de mon corps. Chaque matin, j'hésite entre l'appel irrésistible de ma noirceur et la lumière du jour. Mon corps se laisse aspirer, puis je résiste. Je me choisis. J'ouvre toute grande la fenêtre. » J'entendrai résonner ces mots et, tendrement, elle me répétera, en posant sa main sur mon épaule : « Je vis avec, sans et malgré. Pourquoi pas toi, cher Lucas ? »

Peut-être que, pour se choisir, il faut avoir une morale, du jugement, qu'il faut comprendre la colère des autres, la recevoir quand on la génère. Non, ce n'était pas qu'une simple querelle. De mes mains, j'ai amputé les rêves de Jérémie. J'ai bousillé notre amitié. Interdit, il a vu ma folie, mes mains souillées de sang. C'est moi qui ai tout fait. J'ai fait le geste que me dictaient ses cris. C'est lui qui m'a conduit à l'hôpital. Depuis, je ne sais plus trop bien ce qu'il reste de moi. Je compte. Un, deux, trois... J'arrête de peur de voir ce que je sais. En quête de mon intégrité, j'attends les ordres et les consignes.

Alice rassemblera ses cahiers, ondulera jusqu'à la porte, nous échangerons quelques banalités, elle me prêtera peut-être un livre ou un disque, me sourira, me serrera d'une étreinte tendre et douce, douce, oui, et je retiendrai mon souffle sans trop comprendre pourquoi, comme chaque fois qu'elle m'enveloppe d'une bienveillance que je voudrais mériter. Elle sortira et moi, je referai la route de l'entrée au piano, à la recherche de sa présence. Je m'assoierai sur sa chaise et, là, je retracerai Alice, ce qu'elle laisse derrière elle, l'immatériel comme le reste. Parfois, je retrouve sur le clavier un cheveu ou un cil, vestiges tangibles de son passage. Enfant, il m'est arrivé de les recueillir telles des reliques, de les ranger dans une petite boîte métallique, dans ma chambre, de les conserver méticuleusement, mais c'est l'évocation qui m'intéresse à présent, la pureté du geste, la rondeur du souvenir. Je veux la pénétrer de toute mon âme, m'introduire en elle, l'inonder par les voies insoupçonnées de la pudeur. Les ramifications de son être, son ingénuité, sa grâce exquise, le grain de sa voix, sa texture, sa tessiture, tout renaît sous mes doigts, entre les touches et ma peau. La zone de contact du clavier et des doigts tient à la fragilité des quelques millimètres qui trouvent le rythme juste, l'intensité qu'il faut, le moment, surtout. Quand je reprends sur le banc l'espace qui a été celui d'Alice, que mes fesses et la chaleur des siennes s'unissent, que je place mes mains comme elle a placé les siennes, quand je rejoue une pièce qu'elle m'a jouée, je suis avec Alice, je suis en Alice, je deviens Alice. Chacun de mes doigts entre dans un doigt d'Alice, le compte y est, je crois, j'espère. Je ressens tout son corps, mes membres oubliés, toute sa musique qui me soulève ; je joue, Alice joue en moi, m'imprègne de sa vélocité, de sa bonté. Et de cette musique émergera peut-être une parcelle de la mienne, quelques notes ou des mots qu'il faudra vite griffonner dans mon carnet de création, en faire le témoin de *l'effet Alice*, de ce qui naît et se déploie à son contact.

La voilà, elle s'amène, Alice, je bafouille sans mot dire, mes bras s'emmêlent, mon cœur s'emballe. Les âmes se découvrent et se dévoilent, et apprennent ainsi la beauté du

silence qu'on n'a plus à meubler. *Pourquoi pas toi, cher Lucas ?* Pour la première fois, je quitte mon poste d'observation. Je ne serai pas seulement passivement assis à côté d'elle. Aujourd'hui, je fonce vers Alice. Je veux connaître la couleur de ses yeux. Qu'elle s'engouffre dans les miens. Qu'elle me viole de son regard. Je ne veux rien manquer. Je lui envoie la main. Elle crie au loin : « Lucas ! J'arrive ! » Elle accélère le pas. Sans mon filtre, sans ma vitre, une fenêtre s'ouvre sur ma vie. Nous nous installons au piano. J'ai envie de créer, de jouer, de vivre.

J'ai dix doigts, j'en suis certain, même si je n'en vois plus que neuf, et neuf sur dix, quand j'y pense, ce n'est pas mal du tout. Je retrouve mon *intégrité* le temps d'un vertige, l'espace du temps que j'arriverai à vivre ainsi, avec Alice et sans tant d'autres choses. C'est peut-être ça, aussi, aimer.